

Jean Fabry
Pontien Kabongo
Jacques Lambotte
Annick Page

Sortir ou ne pas sortir du capitalisme

Résumé



Asbl Cefoc

Rue Saint-Nicolas, 84 – 5000 Namur (Belgique)



Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles

© Cefoc – décembre 2013

Les pages qui suivent reprennent la préface, les introductions, la conclusion, la bibliographie et la table des matières de la publication.

Elle peut être commandée auprès du secrétariat du Cefoc.

PRÉFACE

À la lisière d'un individualisme forcené, et d'une société grouillante et plus complexe que jamais, les hommes d'aujourd'hui souffrent pour la plupart d'un système sur lequel ils croient n'avoir plus la moindre prise. C'est la plus formidable – et la plus dramatique ! – réussite du capitalisme, d'avoir conquis jusqu'à notre imaginaire ! C'est notre plus formidable parade et devoir d'êtres humains conscients, d'inventer cependant du neuf, toujours, de créer et recréer le monde tel que nous le rêvons !

Les solutions et les alternatives sont là, déjà à l'œuvre ! Elles n'ont cependant pas les répercussions intenses des « avancées » capitalistes et mondialistes, elles sont loin de « crever l'écran » comme ces dernières... Et c'est tout ce qu'on devrait leur souhaiter ! Car dès lors qu'elles viendraient à leur tour envahir le devant de la scène, ne seraient-elles pas affligées du même défaut que les excès dudit capitalisme ? À savoir se présenter comme des « hyper-solutions », tellement bonnes qu'elles seraient elles aussi valables partout, sans tenir compte des hommes et de leurs cultures ? Quelle erreur ! Quel piège !

Leur « localité » va de pair avec leur discrétion ; et seule leur publication, et de nombreux efforts de médiatisation intelligente, peuvent contribuer à leur essaimage dans d'autres groupes humains. Ce livre en fait partie, et en retrace avec précision l'origine et l'histoire.

Notre crainte est que ces alternatives soient juste là « pour faire joli », qu'elles « lavent plus vert » un système violent qui n'a pas lieu de s'en inquiéter, et qui peut tranquillement continuer ses ravages à grande échelle. Ce système lui-même, comme le montrera ce livre, est « venu d'en-bas », progressivement au cours des siècles, issu pour l'essentiel de la cupidité humaine et du besoin des riches de protéger leurs acquis.

Les alternatives elles aussi, ne viendront que « d'en-bas », des actes courageux de poignées de résistants, de créatifs, de rêveurs et de petites collectivités humaines qui veulent vivre « debout ». Cela ne saurait être autrement.

Qui aurait intérêt, « en haut », à ce qu'il en soit autrement ?

Le monde devient tellement monochrome que les pays réactivent fébrilement leurs singularités.

L'Europe devient tellement « économique » que les cultures et traditions locales reviennent sur le devant de la scène.

Et les pays deviennent tellement bureaucratiques que les citoyens créatifs réinventent la vie, localement.

Et tout cela, paradoxalement, est bon sans aucun doute !

Aucun homme ne souhaite être réduit à un numéro dans une liste, à un clone de son voisin !

Ainsi fleurit la Vie par excellence !

Nous ne pouvons nier que certains produits *industriels* ont tout à gagner à être produits dans des structures suffisamment grandes pour ne pas atteindre un prix prohibitif. On ne reviendra pas aux petites forges dans chaque village !

Mais le déferlement de ce type de gestion dans le monde *alimentaire* par contre, est un non-sens effarant, d'une contre-productivité dramatique, et socialement inacceptable, particulièrement dans les pays en difficulté.

L'émergence même d'un *modèle alimentaire mondial*, pour le moins inefficace de surcroît, est le sommet de l'aberration.

Il privilégie outrageusement le « modèle occidental », qui met la viande au centre de l'assiette, sans égard à la productivité dérisoire de ce mode d'alimentation, et encore moins aux animaux qui en font les frais : l'agriculture capitaliste mondiale semble ainsi dédiée principalement à des hordes de bœufs, de cochons et de poules en route pour l'abattoir, plutôt qu'aux hommes eux-mêmes, qui peuvent aussi se nourrir de céréales et de légumineuses !

Il conduit à une série de « spécialisations nationales » qui détruisent gravement toute possibilité d'équilibre agricole local.

L'agriculture se trouve être la base de toutes nos activités sophistiquées, mais nous l'oublions de plus en plus, les yeux rivés à nos écrans. Nous n'imaginons même plus le chaos qu'amènerait inmanquablement dans notre fière modernité, le retour aux famines, aux désordres sanitaires, et autres grands dérèglements possibles de notre coexistence majoritairement guerrière avec le monde végétal. Mais l'agriculture représente financièrement les plus lourds investissements professionnels, au regard de la rentabilité souvent aléatoire que peuvent en espérer les paysans. Si dans une exploitation agricole (l'expression est-elle bien adéquate ? Elle est à

tout le moins significative !), on additionne la valeur des bâtiments nécessaires à son fonctionnement, celle des terres qui en sont la base évidente, et celle du cheptel qui en assure l'équilibre et/ou la finalité, on arrive dans nos pays modernes à des sommes astronomiques, à la limite intransmissibles à tout repreneur, héritier ou tiers, qui se voit littéralement contraint de « travailler pour la banque » toute sa vie, en plus des multiples exigences physique de ce métier pourtant fondamental ! À coup sûr, il est plus rentable de fabriquer des téléphones portables que du lait ! Mais nous nous en soucions bien peu ...

Puisse ce livre aider à dessiller les yeux, à aiguïser la conscience et l'action de tous ceux et celles qui ont le souci de la qualité de la Vie, non seulement la nôtre, humains trop prédateurs qui oublions de nous retourner parfois sur nos propres erreurs, mais celle de tous les autres organismes vivants animaux et végétaux avec lesquels nous partageons dans un fragile équilibre, cette magnifique planète bleue !

Georges Debaisieux,

*porteur depuis 30 ans d'un projet collectif incluant l'agriculture bio
et la reliance conviviale comme valeurs centrales. Simple citoyen
acteur de changement, inquiet néanmoins des urgences qui
s'amoncellent !*

INTRODUCTION

Que nous arrive-t-il ? Jamais la violence, l'inégalité, l'exclusion, la famine et donc l'oppression économique n'auront affecté autant d'êtres humains dans l'histoire de l'humanité. Et cela, même si certains prétendent que « *l'époque récente compte moins de morts et de guerres que dans tous les siècles précédents et a vu la pauvreté et la famine reculer* »¹.

Depuis plusieurs années, la question du « développement durable » est sur toutes les lèvres des participants aux groupes et weekends de formation du Cefoc. Le Cefoc (Centre de Formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise des groupes et autres activités de formation en Belgique francophone et au Grand-Duché du Luxembourg. À travers plusieurs de ces activités, dès 2004, les participants questionnent l'économie, l'environnement et le sociétal. C'est ainsi qu'un atelier « Développement durable » naît au Cefoc pour prendre cette question à bras le corps par le biais de plusieurs weekends de formation².

Au fil de tous ces travaux, la question de l'économie est devenue centrale et, à travers elle, celle du capitalisme. C'est donc un peu logiquement que ledit atelier était chargé de débroussailler l'idée d'une sortie du capitalisme. Le domaine étant trop vaste, il a été décidé de se limiter à la question des nourritures. Nourritures plutôt qu'alimentation : on alimente un réseau en électricité, on alimente, par l'aide internationale éventuellement, un ventre vide. La nourriture fait société au sens où celle-ci *choisit* ses nourritures, en fonction de son milieu, et par là, s'assemble : *dignité* de la nourriture.

Ce faisant, le Cefoc n'innovait guère. La bibliographie du présent travail donnera, rien que dans le domaine francophone, une idée des dates et publications sur cette question du capitalisme. Récemment, un écrivain français s'est même risqué à publier « *L'avenir du communisme* »³. Quoi

¹ J.-L. MARION, *La rigueur des choses*, Paris, Flammarion, 2012.

² Le temps : une question de sens (juin 2008) ; Développement durable : liberté et contrainte (octobre 2009) ; De quoi sommes-nous propriétaires ? (décembre 2010) ; Le capitalisme, une prison sans murs ? Une cage dorée ? Le cas de l'industrie de la viande (mars 2012). La revue du Cefoc, *Atout Sens*, a fait état des questions travaillées lors de ces weekends de formation. Les articles sont téléchargeables sur le site du Cefoc.

³ M. BELLET, *L'avenir du communisme*, Paris, Fayard, 2013.

qu'il en soit, cette recherche pointe du doigt le capitalisme comme responsable de ce qui nous arrive. D'autres options étaient possibles et sont d'ailleurs disponibles sur le « marché des idées ». Tantôt c'est la surpopulation qui est invoquée, tantôt l'arraisonnement du monde par la science et la technique. La supposée déchristianisation et l'amoralité qui est présumée s'en suivre sont également invoquées. Nous n'avons pas voulu ici défendre la pertinence de notre option par rapport aux autres, estimant qu'elle découlerait de sa fécondité.

Le premier chapitre propose une réflexion pour mieux comprendre l'apparition, l'évolution, les mécanismes et les effets des logiques capitalistiques. Dire « ce qui nous arrive » exprime la secondarité de la recherche de ce chapitre que propose Jacques Lambotte. La conscience n'est en effet pas première. C'est « ce qui nous arrive » qui nous constitue en tant que sujet de l'interrogation et de la proposition. Et « ce qui nous arrive » est pluriel, étrangeté.

Un poète affirmait que là où croit le péril croît aussi ce qui sauve⁴ : le deuxième chapitre, proposé par Annick Page, décrit les ravages capitalistes dans les systèmes « alimentaires », tandis que le troisième, proposé par Pontien Kabongo, décrit ce qui surgit et au Nord et au Sud en réponse à ces ravages.

Dans le dernier chapitre, s'inspirant d'une tradition proverbiale, Jean Fabry fait le tri entre ce qui freine et favorise ces mutations en cours dans une perspective d'Éducation permanente.

Un mot peut-être sur le titre de cet ouvrage : « *Sortir ou ne pas sortir du capitalisme* ». Sans point d'interrogation. Cela témoigne du fait que le sujet n'a pas l'initiative de la (non) sortie, au sens où il jugerait que « le capitalisme nuit gravement à la santé » et qu'il conviendrait dès lors d'en sortir. C'est plutôt l'horreur qui nous saute au visage qui nous incite à tenter d'entra-percevoir et de faire advenir ce que l'existence nécessite de nous.

Enfin, nous ne prétendons pas avoir fait œuvre de science et livré une étude qui fera date dans l'analyse sociale. Notre objectif était d'initier à la pertinence de ce type d'analyse et à la vitalité de « ce qui sauve ».

L'atelier Développement durable du Cefoc

⁴ F. HÖLDERLIN, souvent cité par Martin HEIDEGGER dans *Chemins qui mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962, p.355. Hubert REEVES l'a pris comme titre de son dernier livre : *Là où croît le péril... croît aussi ce qui sauve*, Paris, Seuil, 2013.

CHAPITRE I. CAPITALISME(S)

1. INTRODUCTION

À ceux qui penseraient que le capitalisme est l'état naturel d'une société humaine ou le corrélat d'un soi-disant projet humain répondant à des besoins naturels et indéfinis, un système donc possiblement rangé dans les rayons d'une bibliothèque où tout un chacun pourrait le découvrir, il est peut-être utile d'objecter une réflexion d'Alan Greenspan, chantre du capitalisme. Ancien président de la Réserve Fédérale (la « banque centrale » états-unienne), il déclarait en 1997 avoir découvert après 1989 que *« beaucoup de choses que nous avons crues comme allant de soi dans notre système de marché libre et supposées appartenir à la nature humaine n'appartenaient nullement à la nature, mais à la culture. Le démantèlement de la planification centrale dans une économie n'instaure pas automatiquement, comme certains le supposaient, un capitalisme de marché »*⁵.

Même si l'on devra revenir sur les notions de marché libre et de capitalisme de marché, une des leçons à retirer de ceci est que le capitalisme est inconcevable et impossible si certains présupposés culturels ne sont pas remplis. En clair, le capitalisme est un phénomène historique, c'est-à-dire contingent, qui aurait pu ne pas se produire, et qui est apparu un jour sous l'effet combiné de multiples facteurs.

C'est pourquoi ce travail se présentera d'abord comme un rapide survol de l'histoire proche et lointaine, pour saisir cette nouveauté qui a pour nom « capitalisme ». Il faudra pourtant veiller à éviter « l'historicisme » pour lequel l'histoire se déroulerait conformément à des lois déterminantes a priori. L'astrophysicien Trinh Xuan Tan pensait que les structures de l'univers observé se trouvaient déjà préinscrites lors du big bang. Cette étude ne considère nullement que les structures du capitalisme étaient déjà données en filigrane dès ses débuts. Au contraire, elle envisage le capitalisme comme s'étant construit de bonds et rebonds en fonction des circonstances. L'histoire, telle qu'elle sera appréhendée ici, se contente de

⁵ Cité in C.CASTORIADIS, *Figures du pensable*, Paris, Seuil, 1999, p.93.

suivre à la trace les évolutions, irruptions et nouveautés et d'en tenter une explication a posteriori.

Ceci étant posé, plusieurs hypothèses ont guidé cet ouvrage. En premier lieu, le capitalisme n'est pas un sujet mais bien un processus. Les sujets, ce sont les financiers, les propriétaires d'entreprises, les hommes politiques, les opposants, les consommateurs. En second lieu, il ne sera pas appréhendé selon les conceptions de Marx : un système de production, symbole du triomphe de la bourgeoisie sur la noblesse, étape et agent de l'histoire de l'humanité qui sera inéluctablement renversé sous l'action du prolétariat. Le capitalisme ne sera pas non plus envisagé comme émergeant de données culturelles et religieuses : mentalité juive pour Werner Sombart, éthique protestante pour Max Weber. À la suite de Fernand Braudel⁶, le capitalisme sera envisagé ici comme une logique sociale complexe, vivant de l'ordre social, adversaire et tout à la fois complice de l'État. Nous verrons également qu'il profite de tout l'appui que la culture apporte à l'ordre social qui tient les classes dominantes qui, en défendant cet ordre, se défendent elles-mêmes. C'est sous cet angle de vue que l'histoire du capitalisme sera présentée. Il restera au lecteur d'apprécier la fécondité de ces hypothèses.

Poser ces questions n'est évidemment pas y répondre. Ce sera au lecteur, s'il le juge opportun, de s'y frayer un chemin...

(...)

Jacques Lambotte

⁶ F. BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 2008.

CHAPITRE II. CAPITALISME ET NOURRITURES

1. INTRODUCTION

Après avoir parcouru l'histoire du capitalisme afin de mieux en cerner la nature et les effets, ce chapitre s'attache à préciser une dimension bien spécifique qui est touchée par les logiques capitalistiques : l'alimentation, les nourritures. L'intérêt des lignes qui suivent est de renforcer la compréhension des enjeux en présence, au départ de la problématique du système alimentaire.

Parmi toutes les dimensions de la vie humaine que le capitalisme affecte, ou plutôt colonise, comme cela a été démontré précédemment, pourquoi avoir choisi d'approfondir l'alimentation ? Parce que, parmi l'ensemble des besoins humains, on touche ici à un besoin essentiel à la (sur)vie de chacun(e). Partant du principe fondamental que chacun a droit à la vie, il s'agit de comprendre, dans les lignes qui suivent, comment fonctionne la colonisation des nourritures par le capitalisme mais aussi quels en sont les effets sur la vie humaine. Et, par là-même, quelles sont les raisons qui rendent indispensable la construction d'alternatives au système alimentaire qui prévaut largement aujourd'hui.

SI LE CAPITALISME M'ÉTAIT CONTÉ...

Hansel et Gretel, deux jeunes enfants abandonnés dans la forêt par leurs parents pour cause de famine, découvrent une maison faite de pain d'épice et de sucre. L'habitante de cette maison est une sorcière qui attire les enfants afin de les manger. Elle enferme Hansel dans une cage et fait de Gretel sa servante. Son objectif est d'engraisser le jeune garçon pour le dévorer. Heureusement, l'histoire se termine bien pour les enfants.

Dans ce conte attribué aux frères Grimm, la nourriture occupe une place centrale. Tout d'abord, la famine pousse les parents à une solution extrême : abandonner leurs propres enfants. Ensuite, la maison de la sorcière est construite en pain d'épice et sucre dans l'idée d'attirer les

enfants. Enfin, il s'agit de faire grossir Hansel, de l'engraisser au maximum pour pouvoir mieux en profiter.

Voilà bien une histoire n'est pas sans évoquer celle du capitalisme, et plus précisément, sa « colonisation » sur un besoin fondamental de tout être humain : la nourriture⁷.

En effet, cette sorcière, qui pousse inexorablement à l'engraissement, ne pourrait-elle pas symboliser le capitalisme qui ne demande qu'à accroître les profits en utilisant tous les moyens possibles ? Dans ce processus, l'humain est considéré comme un moyen parmi d'autres. Il est transformé en consommateur prié d'utiliser son pouvoir d'achat afin de faire rentrer l'argent dans les caisses. Seul le résultat financier compte et il faut qu'il soit à la hauteur des espérances, c'est-à-dire maximal.

Et cette maison en pain d'épices et sucre, n'aurait-elle pas un petit air de « marketing », de publicité pour attirer les enfants, en tirer profit et non pas pour les nourrir ? C'est donc un leurre qui ne profite qu'à celui ou celle qui le met en place.

L'utilisation de Gretel comme domestique, au service du projet anthropophage de la sorcière, fera peut-être songer à tous ces travailleurs exploités, qui n'ont d'autre choix que de subir le système de travail sans beaucoup d'espoir d'en récolter les fruits.

Enfin, la famine n'est-elle pas un argument régulièrement utilisé par l'agrobusiness pour imposer « sa Révolution verte » sur tous les continents ?

(...)

Annick Page

⁷ Cfr chapitre I, « Et combien de colonies nouvelles... ».

CHAPITRE III. PISTES ET ALTERNATIVES POUR SORTIR DU CAPITALISME PAR LA PORTE DES NOURRITURES

Passagers à destination de la Souveraineté alimentaire 2050 de la compagnie Alternatives, présentez-vous à la porte d'embarquement de la Transition. Pour que votre voyage soit agréable, l'équipage prévoit trois escales en terre de Permaculture, d'Agroforesterie et d'Agroécologie.

Pendant ces escales, vous serez invités à découvrir différents types de cultures à travers les jardins communautaires, les jardins biologiques, les potagers collectifs, les groupes d'achat solidaires de l'agriculture paysanne...

Ce long courrier ne sera pas de tout repos. Toutes les voies de navigation sont déjà occupées par les compagnies Agro-industrie et Agrochimie. Elles ont déjà atteint leur vitesse de croisière. Face à leur occupation totale de l'espace aérien, avec leur attirail de labour intensif, de monoculture, de fertilisant synthétique, d'irrigation non maîtrisée, de pesticides chimiques, de manipulation du génome, etc., votre voyage connaîtra de nombreuses turbulences.

Notre voyage intercontinental a pour objectif d'atteindre la Souveraineté alimentaire. Ce type d'expédition demande beaucoup d'énergie, il sera donc important d'être solidaires les uns envers les autres. Il vous en aurait coûté moins pour parvenir à la Sécurité alimentaire ou à l'Autosuffisance alimentaire. Quoiqu'intéressantes également, ces destinations présentent bien moins d'avantages.

Au cours de la traversée, nous vérifierons auprès du Commandant de bord si nous avons raison d'espérer atteindre, malgré toutes les turbulences annoncées, cette terre mystérieuse : la Souveraineté alimentaire.

Il faut signaler deux inconvénients du choix de l'avion pour ce voyage : d'une part, nous ne sommes pas certains de disposer de suffisamment de pétrole... D'autre part, la pollution environnementale qui est causée par ce mode de transport est dommageable notamment pour les cultures.

(...)

Pontien Kabongo

CHAPITRE IV. PISTES ET ALTERNATIVES POUR SORTIR DU CAPITALISME PAR LA PORTE DE L'ÉDUCATION

Histoires de parapluies et de parasols

En Occident, il pleut beaucoup, il n'arrête pas de pleuvoir.

Si on veut mettre son nez dehors, si on veut prendre sa place dans la société et éviter d'être mouillé, il faut se munir d'un parapluie afin d'être bien considéré sur la place publique. Et des parapluies, il y en a de toutes les sortes, de toutes les couleurs, de toutes les grandeurs, de tous les prix. Il suffit de les acheter. Cela fait l'affaire évidemment de tous ceux qui sponsorisent et financent la fabrication et la commercialisation des parapluies. Cela leur rapporte beaucoup d'argent et cela leur permet de mettre à l'abri des parapluies dorés dans les paradis fiscaux.

La majorité des citoyens se sont procuré des parapluies de taille moyenne car ils appartiennent à la classe moyenne et, ma foi, ils devraient se sentir bien au sec sous leur parapluie. Cependant, comme ils craignent que la pluie ne cesse de tomber de plus en plus fort, ils ont envie de se procurer des parapluies de plus en plus grands, toujours plus solides, plus colorés et plus performants que ceux des voisins. Et cela devient leur principale préoccupation, leur obsession, leur but dans la vie.

Comme les parapluies deviennent de plus en plus chers, toujours plus nombreux sont ceux qui doivent se résigner à vivre sous la pluie sans protection. Ce qui, de temps à autre, amène les privilégiés à se poser en conscience quelques questions : « Ne devrions-nous pas prêter un petit coin de parapluie à ceux qui tremblent sous la pluie ? Mais à quoi bon ? », pensent-ils. « Certes, il y a quelques 'pauvres' qui pourraient se mettre un peu au sec, mais nous... nous ne serions plus tout à fait à l'abri et le nombre de gens mouillés serait toujours le même... Non

vraiment, on ne peut pas changer le monde... Ils n'ont qu'à travailler pour s'acheter eux-mêmes des parapluies... ».

D'ailleurs, ne serait-il pas préférable que les services sociaux se chargent de fournir gratuitement de tout petits parapluies à tous ces gens qui sont dans le pétrin ? Ainsi, il y aurait moins de misère, moins de revendications, moins de plaintes et moins de problèmes de conscience. Les pauvres se résigneraient et voteraient pour ceux qui sont au pouvoir, et le commerce de parapluies continuerait de prospérer. Une solution pour le Nord.

Et pour le Sud alors ? Là où la toute grande majorité des gens vivent dans des pays où le soleil brille très fort, brûle la peau et assèche les gosiers ; où d'immenses étendues de terres arables et un sous-sol très riche excitent la convoitise de tous les grands marchands de parapluies... Quelle solution envisager ?

Sans doute, ceux-ci peuvent offrir de splendides parasols en or aux élites dirigeantes et engager pour des salaires de misère des millions de travailleurs. Mais le problème, c'est que tous ces gens qui transpirent sans parasol dans les immenses plantations et les exploitations minières risquent de se révolter et de mettre tout le système en péril.

Pourquoi alors ne pas faire un geste afin d'éviter grèves, rébellions et désordres ? Les multinationales pourraient leur proposer ne fut-ce qu'une toute petite place sous leur parasol. Ainsi protégés quelque peu des ardeurs du soleil, ils pourraient cirer leurs chaussures et ramasser les miettes qui tombent de leur table...

Mais si cette situation dure et engendre beaucoup de souffrances, les travailleurs vont-ils continuer à baisser la tête, à accepter les humiliations, vont-ils retourner se faire brûler au soleil, se révolter en cassant la baraque ? Ou y aura-t-il d'autres alternatives qui vont émerger et qui les pousseront à s'embarquer vers une transition ?

1. LE CHANGEMENT PAR L'ÉDUCATION

Cette histoire amène à s'interroger sur l'émergence d'alternatives face à un ensemble de logiques capitalistes qui opprime bon nombre de personnes sur cette terre. Des pistes nouvelles, des alternatives existent déjà, notamment dans le domaine de l'alimentation : le chapitre précédent en a fait la démonstration. Ce chapitre, quant à lui, propose de s'interroger sur les processus éducatifs, pédagogiques qui sont à même de favoriser l'émergence d'initiatives, de comportements alternatifs, face au « rouleau compresseur capitaliste ». En effet, cet ouvrage est le fruit d'une réflexion portée par des acteurs de l'Éducation permanente. Elle vise à favoriser une prise de conscience et une connaissance critique des réalités de la société ; des capacités d'analyse, de choix, d'action et d'évaluation ; des attitudes de responsabilité et de participation active à la vie sociale, économique, culturelle et politique. En ce sens, la présente étude a proposé de se demander :

- quels processus de production, de commercialisation et de consommation, mais aussi quels genres d'école, d'Éducation permanente, de vivre ensemble, quels types de démocratie, et plus particulièrement pour ce qui concerne l'agriculture, l'alimentation, est-on en mesure d'espérer, de nommer comme projets émancipateurs ?
- Quels projets alternatifs est-il important d'accueillir, d'encourager et d'expérimenter, comme capables de libérer les personnes et les groupes des contraintes aliénantes des mécanismes capitalistes ?
- Quelles conditions sont estimées comme nécessaires pour qu'une autre et nouvelle société puisse naître et émerger, une société libérée de l'emprise obsessionnelle et matérialiste « des parapluies et des parasols » ?

Toutes ces réflexions soulèvent la question du changement, de la « transition ». Or, tout processus éducatif, visant un changement, est un cheminement, long et difficile. Il tente d'amener un individu ou un groupe humain à accéder librement à son humanité, à être capable de devenir autonome, de faire des choix, de faire crédit à la vie et de contester toutes les forces qui mènent à une mort sociale, économique et culturelle.

(...)

Jean Fabry

EN CONCLUSION : UN SAVOIR À CONSTRUIRE ENSEMBLE

La méthode d'Éducation permanente qui est développée au Cefoc a amené à avoir recours, dans le cadre de cette étude, à des savoirs théoriques pour élargir les points de vue et se libérer des idées toutes faites en ce qui concerne la problématique traitée : « Sortir ou ne pas sortir du capitalisme ». Cette méthode considère la personne en formation à partir de son insertion sociale. Ce sont les conditions de vie concrètes et les expériences qui constituent le point de départ et le point d'arrivée du processus de formation. C'est au fil de la démarche qu'une véritable co-construction du savoir se met en place, qu'elle croise les apports des participants et des formateurs. Cette démarche permet d'aller plus loin, de porter un autre regard sur sa vie, sur celle des autres et sur la société grâce à la confrontation, aux grilles d'analyse et à l'apport des différents parcours de chaque participant.

Une des spécificités du travail au Cefoc est cette capacité de resituer les questions personnelles dans une perspective plus globale. À partir de l'expérience personnelle, il s'agit de se demander comment situer son action dans des enjeux globaux. Au Cefoc l'expérience et l'échange des expériences comptent beaucoup, mais cela ne suffit pas. Il faut l'apport d'un tiers, la science. Ainsi, des savoirs scientifiques sont croisés avec les savoirs des participants, tout en gardant comme point de départ le questionnement de chacun(e). Les formateurs font appel aux ressources scientifiques tout en prenant soin d'expliquer les langages difficiles de la science.

Le Cefoc considère que le savoir est à construire ensemble, à partir des expériences d'hommes et de femmes qui se sont formés plus à partir de leurs pratiques et de leur vie qu'à travers un long parcours scolaire ; des hommes et des femmes qui ont perdu pied dans la vie sociale et qui veulent retisser des liens de solidarité et se reconstruire humainement. La formation Cefoc croise, dans des groupes, des personnes issues de divers horizons et de divers milieux. Elle les aide à s'engager pour un changement et à devenir davantage des « acteurs » de leur propre vie et de la vie sociale.

Concrètement, la présente étude est partie du postulat que, pour prendre en compte des aspects importants du monde d'aujourd'hui, il faut traiter les logiques du capitalisme en tant que « *réalités importantes de notre temps*,

dont la connaissance est susceptible d'éclairer des processus essentiels, identifier des problèmes et de réfléchir sur les remèdes »⁸. Une réflexion a donc été proposée pour mieux comprendre l'apparition, l'évolution, les mécanismes et les effets de ces logiques du profit à tout prix et d'accumulation sans limites. Ces logiques ont envahi toutes les structures et toutes les sphères de nos sociétés et, de plus, ont insidieusement contaminé tous les groupes humains pour mieux les domestiquer et les coloniser. Est-il possible d'en sortir, tel est le questionnement qui a traversé cette étude.

C'est tout au long du vingtième siècle que s'est mise en place la mainmise capitaliste sur l'agriculture et l'alimentation, en entraînant dans son sillage le business agro-alimentaire qui menace d'imposer à tous les êtres humains un système alimentaire faisant d'eux une troupe de consommateurs obéissants et causant de multiples dégâts humanitaires et environnementaux.

La mainmise du capitalisme sur les systèmes alimentaires s'est construite à partir de processus qui, en se superposant les uns aux autres, ont consolidé cette domination. Ces processus, comme l'a démontré l'histoire, sont le fruit d'un entrelacs de circonstances et de comportements humains qui, au final, forment comme un système capable de s'étendre au monde en excluant toute alternative.

Mais alors, que faire ? Même si les auteurs considèrent qu'il n'y a pas de « plan » de sortie, des pistes et des alternatives ont déjà germé dans plusieurs domaines de la vie. Mais à quelles conditions pourraient-elles susciter une société post-capitaliste ?

« Les hautes herbes peuvent avaler les pintades mais elles ne peuvent étouffer leurs cris », dit un proverbe africain. En parcourant la planète, l'étude a permis de se rendre compte de l'existence des « cris des pintades », de ces alternatives, et en particulier au niveau des nourritures. Toutes ces alternatives laissent penser que les processus capitalistes ne parviendront pas à étouffer les cris de résistance et de révolte. Ils n'anéantiront pas le « besoin de survie » qui dort au cœur des sociétés humaines et qui les constitue. Ils n'empêcheront pas l'éclosion de nombreuses formes d'agriculture alternatives et de milliers d'initiatives notamment au niveau de la production, de la distribution et de la

⁸ M. BEAUD, op.cit., p.17.

consommation. Ce seront, comme dit Pierre Rabhi, « les semences du futur » pour une société post-capitaliste. Serions-nous à l'aube d'un nouvel « entrelacs » ?

De même qu'ils ont le droit de se loger et de se nourrir décemment, de s'instruire et de s'exprimer librement, les humains veulent également « donner du sens » à leur passage sur la terre. Ils veulent inventer, rechercher, créer et communiquer des formes de « spiritualité" »⁹ humanisantes. Elles les aideront à mieux s'adapter aux différentes circonstances et étapes de leur vie ainsi qu'aux conditions climatiques, économiques, sociales et culturelles dans lesquelles ils seront appelés à vivre. Des formes de spiritualité qui les aideront à faire face et à traverser les multiples turbulences qu'ils subissent et qui risquent de les désorienter de manière durable. Et pour construire des telles formes de spiritualité qui mènent vers un nouvel entrelacs, il y a besoin d'un long processus pédagogique.

Après ce parcours rapide sur la question de savoir s'il s'agira de sortir de la société capitaliste ou de tendre vers une société post-capitaliste, et sous quelles conditions, beaucoup de questions restent sans réponses pour le lecteur. Ceci amène-t-il à réagir pour changer ou à se décourager ? Comment la formation en Éducation permanente, notamment au Cefoc, pourra-t-elle se saisir de ce travail ? Nous espérons, en tous les cas, que le présent outil pourra contribuer à l'œuvre de l'Éducation permanente.

⁹ La spiritualité est entendue ici comme cette force intérieure amène à considérer l'être humain comme la valeur suprême, au-dessus de l'argent, de l'État, de la religion, des modèles et des systèmes sociaux ; elle amène à impulser la liberté de pensée, à promouvoir l'égalité des droits et des opportunités pour tous les êtres humains, à encourager la diversité des différentes façons de vivre (libérées de leur douleur et souffrance), à s'opposer à toute discrimination, à rejeter toute forme de violence physique, économique, raciale, religieuse, sexuelle, psychologique et morale.

BIBLIOGRAPHIE

ALTERNATIVES SUD, *Économie verte*, Louvain-la-Neuve, CETRI, 2013.

Christian ARNSPERGER, *Critique de l'existence capitaliste*, Paris, Cerf, 2006.

Michel BEAUD, *Face au pire des mondes*, Paris, Seuil, 2011.

Michel BEAUD, *Histoire du capitalisme*, Paris, Points, 2010.

Michel BEAUD, *Le basculement du monde*, Paris, La Découverte, 2010.

Maurice BELLET, *L'avenir du communisme*, Paris, Fayard, 2013.

Yves BESSON, *Les fondateurs de l'agriculture biologique*, Paris, Éd. Sang de la Terre, 2011.

Pierre BEZBAKH, *Histoire de l'économie*, Paris, Larousse, 2005.

Fernand BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, 2008.

Cornelius CASTORIADIS, *Figures du pensable*, Paris, Seuil, 1999.

Cornelius CASTORIADIS, *L'écologie contre les marchands, Une société à la dérive*, Seuil, Paris, 2005.

Cornelius CASTORIADIS, *La montée de l'insignifiance*, Paris, Seuil, 1996.

Gilbert CELLIER, *Les mutations agricoles*, Bruxelles, Vie Ouvrière, 1992.

Sophie CHARLIER, Gérard WARNOTTE, *La Souveraineté alimentaire. Regards croisés*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2007.

Jean-Paul CHARVET, *Atlas de l'agriculture. Comment pourra-t-on nourrir le monde en 2050 ?*, Paris, Broché, 2012.

Marie-Emmanuelle CHESSEL, *Histoire de la consommation*, Paris, La Découverte, 2012.

Noam CHOMSKY, *Occupy*, Paris, L'Herne, 2013.

Philippe CORCUFF, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Armand Colin, 2011.

Philippe CORCUFF, *Où est passée la critique sociale ?*, Paris, La Découverte, 2012.

Laurent DELCOURT, *Mobilisations dans le Sud face à la crise alimentaire, État des résistances dans le Sud*, Face à la crise alimentaire, Cetri, Éd. Syllepse, 2009.

Clara DELPAS, *Chroniques de la biopiraterie. Du pillage au partage ?*, Montreuil, Omniscience, 2012.

Jean-Paul FITOUSSI, *Le théorème du lampadaire*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2013.

Bernard FLORIS et Marin LEDUN, *La vie marchandise*, Paris, La Tengo, 2013.

Philippe FRÉMEAUX, *La nouvelle alternative ?*, Paris, Les Petits Matins, 2011.

Masanobu FUKUOKA, *L'agriculture naturelle, art de non-faire. Théorie et pratique pour une philosophie verte*, Paris, Éd. Guy Trédaniel, 1989.

Susan GEORGE, *Cette fois, en finir avec la démocratie*, Paris, Seuil, 2012.

Susan GEORGE, *La faim dans le monde*, La Tour d'Aigues, l'Aube, 2006.

Jayati GHOSH, *Pouvoir de la « grande distribution » alimentaire dans le monde en développement*, in *Emprise et empreinte de l'agrobusiness*, Cetri, Éd. Syllepse.

Martin HEIDEGGER, *Chemins qui mènent nulle part*, Paris, Gallimard, 1962.

David HOLMGREN, Bill MOLLISON, *La Permaculture I. Une agriculture pérenne pour l'autosuffisance et les exploitations de toutes tailles*, Paris, Éd. Debard, 1986.

Michel HUSSON, *Le capitalisme en 10 leçons*, Paris, La Découverte, 2012.

Tim JACKSON, *Prospérité sans croissance. La transition vers une économie durable*, Bruxelles, Bruxelles, De Boeck, 2010.

Albert JACQUART, *J'accuse l'économie triomphante*, Phalsbourg, Calmann-Levy, 1995.

Paul JORION, *Le capitalisme à l'agonie*, Paris, Fayard, 2011.

Jean-Claude KAUFMANN, *Ego. Pour une sociologie de l'individu*, Paris, Hachette, 2004.

Hervé KEMPF, *Fin de l'Occident, naissance du monde*, Paris, Seuil, 2013.

Christopher LASCH, Cornelius CASTORIADIS, *La culture de l'égoïsme*, Paris, Climats, 2012.

Christopher LASCH, *La culture du narcissisme*, Paris, Flammarion, 2006.

Frédéric LORDON, *Et la vertu sauvera le monde...*, Paris, Raisons d'agir, 2008.

Louis MALASSIS, *Nourrir les hommes*, Paris, Dominos-Flammarion, 1994

Jean-Louis MARION, *La rigueur des choses*, Paris, Flammarion, 2012.

Walter Benn MICHAELS, *La diversité contre l'égalité*, Paris, Raisons d'agir, 2009.

Bill MOLLISON, *La Permaculture II. Aménagement pratique à la campagne et à la ville*, Paris, Éd. Debard, 1986.

Nicole MORGAN, *La haine froide*, Paris, Seuil, 2012.

Jean-Luc NANCY, *L'équivalence des catastrophes*, Paris, Galilée, 2012.

Silvia PEREZ-VITORIA, *La Riposte des paysans*, Arles, Actes Sud, 2010.

Pascal PERRI, *Un ami qui ne vous veut pas que du bien*, Paris, Anne Carrière, 2013.

Jean-Pierre POULAIN, *Sociologies de l'alimentation*, Paris, PUF, 2002.

Majid RAHNEMA, *Quand la misère chasse la pauvreté*, Paris, Fayard, Éd. Actes Sud, 2003.

Marie-Monique ROBIN, *Les moissons du futur, comment l'agroécologie peut nourrir le monde*, Paris, La Découverte, 2012.

Marshall SAHLINS, *Âge de pierre, âge d'abondance*, Paris, Gallimard, 1976.

Bernard STIEGLER, *États de choc*, Paris, Mille et une nuits, 2012.

Patrick TORT, *L'effet Darwin*, Paris, Seuil, 2008.

Erwin WAGENHOFER, Max ANNAS, *Le marché de la faim*, Paris, Actes Sud, 2007.

Jean ZIEGLER, *Les nouveaux maîtres du monde*, Paris, Points, 2013.

Revue et documents

La grande histoire du capitalisme, hors-série de Sciences Humaines, n° 11, mai-juin 2010.

Les Agro carburants industriels provoquent la faim et la pauvreté, cahier n°1 de la Via Campesina, novembre 2009.

Commerce international. Quels enjeux pour l'agriculture paysanne ?, Entraide et Fraternité, mars 2012.

Emprise et empreinte de l'agrobusiness, Cetri, Alternatives Sud, Paris, Éd. Syllepse, 2012.

Jean-Louis RASTOIN, *Vers de nouveaux modèles d'organisation du système agroalimentaire ? Approches stratégiques*. Texte issu du séminaire de recherche « *Produits de terroir, filière qualité et développement* », Montpellier, 22 juin 2006.

Pablo SERVIGNE, *Cuba, la Transition grandeur nature*, Imagine n°83, janvier & février 2011.

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE

INTRODUCTION

CHAPITRE I. CAPITALISME(S)

1. Introduction
2. À grands pas dans l'histoire
Des chasseurs-cueilleurs au néolithique
Le capitalisme marchand
Pillages des Amériques et manufactures
Le capitalisme industriel
Les impérialismes
Contradictions, crises et guerres
Et combien de colonies nouvelles...

CHAPITRE II. CAPITALISME ET NOURRITURES

1. Introduction
Si le capitalisme m'était conté...
2. Le concept de système alimentaire
3. La mainmise du capitalisme sur les systèmes alimentaires
Premier processus : affirmer la prééminence de la propriété privée
Deuxième processus : mécaniser et chimiser l'agriculture en se justifiant de la sécurité alimentaire
Troisième processus : marchandiser un maximum de processus de production, de transformation et de consommation ainsi que des biens communs
Quatrième processus : multiplier, libéraliser et mondialiser les échanges
Cinquième processus : déréguler la finance
4. Des effets dévastateurs
5. Un rapport de force déséquilibré

CHAPITRE III. PISTES ET ALTERNATIVES POUR SORTIR DU CAPITALISME PAR LA PORTE DES NOURRITURES

1. La Permaculture ou le retour à la terre

2. L'Agroforesterie ou l'histoire de l'arbre magique
3. L'Agroécologie ou les miracles du push-pull
4. L'Alliance entre paysans et consom-acteurs ou la naissance d'un nouveau partenariat
5. À l'Aube d'un mouvement vers des destinations inconnues

CHAPITRE IV. PISTES ET ALTERNATIVES POUR SORTIR DU CAPITALISME PAR LA PORTE DE L'ÉDUCATION

1. Le changement par l'éducation
2. Les freins au changement
La prégnance de la logique dominante
L'aveuglement de l'imaginaire collectif
La peur du changement
3. Les processus illusoires
La tendance à la moralisation
Les stratégies dictatoriales
Les leurre
4. La crise, une potion magique
5. Et l'Éducation permanente dans tout ça ?

EN CONCLUSION : UN SAVOIR À CONSTRUIRE ENSEMBLE

POSTFACE : MAIS ALORS, QUE FAIRE ?

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIERES